

CLAUDE ALLIONE

La haine DE LA parole

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Extrait de la publication

La haine de la parole

Nombreuses sont les recherches qui décrivent l'impact du capitalisme néolibéral sur nos modes de vie, sur la culture, sur les façons de vivre ensemble, en un mot : sur les sujets. Il est indéniable qu'aucune société ne saurait se protéger totalement des effets d'une logique commerciale qui impose sa marque en tant que pratique, mais aussi en tant que modèle prêt-à-penser. Le marché, le *saint-Marché* – saint parce qu'il prétend occuper l'espace de la transcendance – n'agit plus seulement sur l'acte d'achat. En venant se poser dans une logique de saturation, il entraîne avec lui tout un dispositif de déni du manque, attaquant ainsi les racines mêmes de la parole.

Après avoir vécu dans une société de consommation, nous entrons dans l'ère de la société de saturation qui entraîne, quoi qu'elle en veuille, une véritable haine de la parole, laquelle se manifeste dans les faits de discours par la perversion du statut de la parole. Le *saint-Marché* a pris la place précise de toutes les transcendances. Il prône une saturation sans cesse appelée à être dépassée et indéfiniment renouvelable, totalement antagoniste avec la structure même du langage reposant sur le manque. C'est ainsi que cette saturation, mode d'action et facteur de la haine de la parole, agit de fait sur les articulations entre la sphère symbolique et le réel. Ne le voit-on pas à l'œuvre dès aujourd'hui dans l'exercice des « métiers de parole » ? Ceux dont l'outil principal, justement, est la parole : la justice (attaque des juges par les politiques), la presse (discréditée, délaissée et parfois se discréditant elle-même à des fins consuméristes), la sphère « psy » (où le conditionnement voudrait remplacer la parole), et finalement la politique elle aussi ; et où la capacité de se référer à un acte de parole est

teinté de discrédit qui ne peut qu'entraîner un esprit de mécréance généralisée.

La haine de la parole explore cette situation en essayant d'en éclairer les mécanismes, et veut montrer qu'une véritable écologie politique de la parole est d'une impérieuse nécessité et sans doute d'une grande urgence.

Claude Allione

Claude Allione est psychanalyste. Il est l'auteur de *La part du rêve dans les institutions* et de *Autisme : donner la parole aux parents* (éditions LLL) avec Marie Allione. Il est membre de l'association Espace Analytique.

ISBN : 979-10-209-0085-2

© Les Liens qui Libèrent, 2013

Claude Allione

La haine de la parole

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

*À Céleste A.
pour son amour de la langue.*

Oh chers enfants blancs, insoucians comme
des oiseaux
Jouant parmi les langues en ruine,
Si petits face à leurs grands mots énigmatiques
Si allègres au regard de leurs infinis silences.

W. H. AUDEN

Regardez travailler les bâtisseurs de ruines
Ils sont riches patients ordonnés noirs et bêtes
Mais ils font de leur mieux pour être seuls sur
terre
Ils sont au bord de l'homme et le comblent
d'ordures
Ils plient au ras du sol des palais sans cervelle
On s'habitue à tout
Sauf à ces oiseaux de plomb
Sauf à leur haine de ce qui brille
Sauf à leur céder la place.

PAUL ÉLUARD

De la parole

Plus on parle, plus les mots ne veulent rien dire.

Jean-Luc GODARD, *Vivre sa vie*.

Mais vous savez bien que rien ici-bas ne peut prétendre à l'existence tant que ça n'a pas reçu de nom.

Nathalie SARRAUTE, *L'usage de la parole*.

Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole.

MONTAIGNE, *Essais*, I, IX.

C'est en tant que psychanalyste que j'ai eu l'occasion, depuis près de vingt ans, d'accompagner les équipes des structures de psychiatrie et des établissements du médico-social dans un travail de supervision ou de régulation, c'est-à-dire d'écouter leur parole, d'aider les professionnels à l'entendre eux-mêmes, et de les inciter à analyser ce qui se joue dans leur relation avec un patient, avec un résident, avec une

personne ou un enfant accueilli, mais aussi avec l'institution dans laquelle ils exercent. Cependant, la forte appétence pour ce type de travail d'abord vigoureusement exprimée par les équipes, se heurte maintenant, et de façon assez régulière, à une sorte d'«à-quoi-bonnisme» qui se traduit le plus souvent dans les faits par un pessimisme et par une mauvaise résignation répétés en ces termes : à quoi ça sert de se parler? Qu'est-ce que ça peut encore changer? Est-ce que ce n'est pas surtout du bla-bla? Encore et encore...

À quoi ça peut servir, en effet? Encore que, pour imiter l'aphorisme de Jankélévitch, «à quoi ça sert?» n'est pas une question pour les psychanalystes mais pour les ouvre-boîtes. Ma préoccupation consiste à constater que lorsque tous ceux qui ont fait de la parole leur outil principal en viennent à ne plus croire à ses vertus, alors plus rien ne tient et tout est appelé à tomber indéfiniment dans le vide. Je parle ici des éducateurs, infirmiers, psychologues, psychiatres, etc. : tous ceux qui sans cesse invitent celui qui souffre à parler de sa souffrance, ne serait-ce que pour la circonscrire, pour en faire une *narration* sur laquelle – vraie ou fausse, là n'est pas la question primordiale – ils pourront ensuite s'appuyer un tant soit peu pour vivre mieux. Je parle ici de tous les «métiers de la parole» donc. Mais comment pourront-ils inciter à cette narration ceux dont ils sont censés prendre soin s'ils n'y croient plus véritablement eux-mêmes?

Et de plus, il nous faut bien voir que ces questions s'adressent très directement aussi au psychanalyste dans la mesure où «il s'agit d'une pratique de la parole qui se déploie dans une mise en tension permanente entre jaillissement et mutité du “ça parle”. L'analyste se tient en ce bord où s'intriquent Réel et Symbolique dans un lien de continuité

discontinue¹». L'évolution des théories et des pratiques de la psychanalyse ne saurait se penser sans tenir compte de la place de la parole dans la culture, présente et à venir.

Nous sommes là devant un défi nouveau, inédit pour l'homme en tant que tel, mais qui va bien au-delà de nos métiers dont nous désirons préserver l'humanisme qui jadis le fondait : l'exercice de la parole est-il encore fiable? Que serait un humain dont la parole ne l'engagerait plus en tant que sujet? À quoi pourrait donc ressembler un monde où la perversion de la parole se serait généralisée? Et d'abord, ce constat est-il valide? Puis-je considérer que la parole, si elle se voyait rabaisée au rang de simple collection de signes, ne remplirait plus la même fonction d'altérité et d'identité, comme elle le fait depuis bien longtemps? Dois-je m'inquiéter de ce que serait alors la nouvelle subjectivité humaine? Faut-il y voir l'inéluctable évolution vers une nouvelle économie psychique, vers une psychose ordinaire, vers une perversion généralisée, comme on l'entend dire parfois? Je propose ici d'examiner ces questions, non dans l'espoir de leur apporter une réponse qui se voudrait définitive ou exhaustive, mais avec la volonté de défricher cette perspective, de comprendre ce qui conduit à ce que j'ai voulu appeler « la haine de la parole », reprenant ainsi ce que Pascal Quignard a décrit dans un autre domaine, en nommant *la haine de la musique*². Cela m'a conduit à examiner deux lignes de tension fortes : la *saturation* de l'espace par une parole volante ou évanouissante parce que a-référentielle, et la *perversion* du mécanisme même de la parole.

1. Karima Lazali, « Les enfants de la carence », inédit.

2. Pascal Quignard, *La haine de la musique*, Paris, Calmann-Lévy, 1996.

Dans un roman récent, l'écrivain américain Don DeLillo¹ racontait la sombre histoire d'un gang à la recherche de la drogue «that is so high and wild he'll never need to deal another²». S'ensuit une longue traque centrée autour d'un seul personnage, chanteur, qui finit par se soumettre à l'injection de cette drogue, se mettant lui-même dans une singulière position que La Boétie aurait qualifiée de «servitude volontaire³» :

Mais jusqu'à maintenant vous avez coopéré magnifiquement. Nous avons consacré beaucoup de temps et d'efforts à récupérer cette drogue. Nous sommes donc obligés de l'utiliser. Nous avons la drogue, donc nous sommes obligés de l'administrer.

Obligés par qui? par quoi? Mystère. Mais nous comprendrons plus loin que ce qui oblige, *c'est l'existence d'un marché*. Le plus intéressant, dans cette affaire, c'est l'effet de la drogue qui va être administrée au chanteur.

Notez bien ceci, dit Chess. Vous allez être en parfaite santé. Vous ne pourrez plus former les mots, c'est tout. Ils ne vous viendront plus à l'esprit comme ils le font normalement et comme nous trouvons tout naturel qu'ils le fassent. Des sons oui. Des sons à la pelle. Mais des mots, non. Des chansons non plus.

Mais pourquoi? Pour quelle raison voudrait-on d'une drogue qui empêche de «former les mots»?

C'est une drogue pour le cerveau, dit Chess. Ce genre de drogues agit différemment sur différentes personnes. Elles sont

1. Don DeLillo, *Great Jones Street*, Arles, Actes Sud, 2011.

2. Léonard Cohen, *The stranger*, 1967.

3. «Mithridate se fit ordinaire à boire le poison, pour nous apprendre à avaler et ne point trouver amer le venin de la servitude.» Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Mille et une nuits, 1997.

réputées pour cela. Hautement imprévisibles. Le Dr Pepper a d'abord pensé que c'était de l'atropine. L'atropine diminue la pulsion de meurtre. Zéro marché pour ce truc-là. En tout cas pour la rue. Mais à la fin de son analyse, il savait que c'était autre chose. C'est une drogue qui affecte une ou plusieurs zones de la région gauche du cerveau. Le secteur du langage. Toujours zéro marché pour un tel produit. Rue ou autre. Ça endommage les cellules dans une ou plusieurs zones de la région gauche du cerveau humain. Perte de langage autrement dit.

Mais s'il y a « zéro marché », pourquoi diable s'y intéresser ?

Mais savez-vous ce qui est difficile à déterminer ? Pourquoi le gouvernement américain jouait avec ce truc ? Peut-être qu'ils ont un département de la guerre du langage. Peut-être qu'ils pensent que la meilleure façon de faire taire les contestataires c'est de le faire au sens littéral du terme. Ce serait super-marrant si c'était vrai.

Et la drogue agit sur le chanteur-cobaye, et l'on constate vite qu'il ne s'agit pas seulement d'empêcher de former les mots, mais qu'en définitive, c'est l'existence du sujet et sa vie ordinaire qui en sont modifiées.

N'avoir pas de mots pour les choses qui m'entouraient affectait même mes mouvements à travers la pièce. Je marchais plus lentement, comme par crainte des objets, toutes ces choses dotées de noms qui m'étaient inconnus. Un peu de la passion insouciant que ressentent les gens pour les enfants qu'on ne peut instruire commençait à se communiquer d'une partie de mon cerveau à l'autre. J'étais déraisonnablement heureux, subsistant dans une situation bénie, me considérant comme une sorte de chant vivant. J'émettais des sons intéressants et originaux. Je regardais la fenêtre et je geignais (sans bruit) à l'adresse

des camions en bas et des peintres et sculpteurs qui occupaient maintenant les fenêtres de l'autre côté de la rue.

Voilà. En d'autres termes, le retrait de la parole a fait de cet homme un handicapé, comme un de ces « enfants qu'on ne peut instruire », et bien sûr, il s'y adapte. Lorsque l'effet de la drogue se dissipe et que le sujet retrouve la parole,

Tout fut normal, retour au mode antérieur. Telle fut ma double défaite : celle, d'abord qui consista à ne pas saisir ma chance de réapparaître au milieu des gens et des forces conçues selon mes desseins, et le refus, ensuite, d'une deuxième aventure, alternative à la première, en forme de retrait permanent à ce niveau sans empreinte où le son n'est que fluidité soyeuse et où rien ne s'érode sous les climats extravagants du langage. Plusieurs semaines d'immense sérénité. Et leur fin.

Finalement, ce roman nous dit que ne plus parler pourrait bien être un choix, même s'il s'agit d'une servitude.

Dans un tout autre monde, dans un autre domaine bien éloigné de ce roman, celui du conte de tradition populaire, nous retrouvons une même logique où la voix représente tout ce qui permet au sujet d'être, même après qu'on l'en a privé. Il s'agit d'un conte qui nous a été rapporté par le poète lituanien de langue française Oskar de Miłosz¹. Un Prince et sa sœur ont été dépossédés de leur rang par une Reine mère jalouse, et ils apprennent qu'ils ne pourront retrouver leur lignage qu'au prix de cueillir la voix de clochettes, comme s'il s'agissait de fleurs, et de s'emparer d'un oiseau-vérité, qui est un oiseau parlant. Mais ils courent un grand danger car s'ils

1. Cité par Élisabeth Geblesco, « La voix et l'Autre », conférence donnée le 10 mai 1985 à Nice au IV^e Séminaire de pratique vocale, inédit.

ne sont pas assez prompts dans leur approche, ils seront transformés en éclats de cristal. Ils s'aventurent donc sur la colline d'initiation où se trouve le jardin des sortilèges, et c'est là que le jeune Prince, entendant le son des carillons et la voix de l'oiseau se trouve transporté dans un monde ancien qui fut celui de sa toute première enfance, et qu'il reconnaît malgré le temps passé. Il s'arrête en chemin, comme médusé, et l'oiseau profite de son hésitation pour le changer en cristal.

Mais la Princesse, sa sœur, ou peut-être son double féminin, est animée d'un désir plus puissant que tout, celui sans doute de retrouver sa vérité de sujet, et elle parvient à capturer le talisman parleur. Celui-ci, puisqu'il est la Vérité, restitue sa forme initiale au Prince. C'est alors que le Roi et la Reine, qui sont venus écouter la musique, entendent chanter leur propre histoire. Tous se reconnaissent, les liens tranchés se renouent, l'ogresse prend la fuite, et c'est la vérité de la parole, *alethéia* qui reprend sa place.

« Pour chaque langue que tu connais, tu deviens un homme nouveau ¹. » C'est la parole qui fait l'homme.

1. Proverbe tchèque.

